

# L'enfant poète

LA RIME ET

LE RYTHME



## A PROPOS DU LIVRE « LES ENFANTS-POÈTES »

Dans le n° de décembre de la revue « Educateurs », Olivier Daix, qui publie une critique juste et bienveillante du livre, note en terminant un certain nombre d'observations d'un collaborateur de la revue.

**« Faut-il, devant cette voie nouvelle offerte aux possibilités de l'enfant, consentir à perdre tout esprit critique. »**

Ce n'est certes pas nous qui précéderions semblable démission. Nous demandons seulement qu'on considère le phénomène de la poésie enfantine non du point de vue scolaire et autoritaire, mais selon nos principes de l'Ecole Moderne, en partant de la pensée et de la vie de l'enfant dans son milieu.

S'agit-il vraiment d'expression libre, par exemple, ou ces enfants ne feraient-ils qu'obéir inconsciemment à de nouvelles conventions ? L'éducateur qui entoure l'enfant ce domaine enchanté devra se demander — avec une inquiétude plus grande que celle du maître classique qui se contente des bonnes vieilles « rédactions » — comment éviter de retomber tout bonnement dans un nouveau « scolairisme » qui aurait seulement changé de style : « Il y a là-dedans, nous dit cet ami, trop de sujets, trop de narrations aussi scolaires que d'autres. Ce qui n'est pas de l'ordre narratif ressortit à l'intention très évidente, très appliquée parfois, de faire joli, ou d'exploiter un thème donné par des procédés élémentaires ; refrains, énumérations, cadences des mirlions, échos de sonorités. » Et il porte ce jugement peut-être dur : « La joliesse est ici très bien imitée... Toute réussite en-

*« Pourtant, m'écrit un camarade, la rime et le rythme apparaissent comme de naturels éléments de base dans la poésie enfantine, tout comme dans la poésie populaire. Voyez les rondes et les comptines. »*

Nous croyons justement que c'est là un problème quelque peu différent de celui de la poésie qui nous préoccupe, bien qu'à un certain degré éminent, toutes les formes de l'Art se rejoignent.

Il n'en reste pas moins que, dans la pratique, nous sommes amenés à considérer deux aspects différents de l'expression enfantine : le *chant* et la *poésie*.

Le chant est avant tout musique. Dans le chant, le sens et la valeur des paroles passent au second plan. L'enfant de 3-4 ans chante sans arrêt, soit qu'il invente totalement musique et paroles, celles-ci étant toujours précédées et dominées par les exigences du chant, soit qu'il répète des paroles entendues mais en les déformant totalement, ce qui montre qu'il les interprète à sa façon.

Et lorsque nous nous plaignons de l'indigence, pour ne pas dire plus, des paroles qui chantent les artistes en renom, les musiciens nous répondent que cela n'a aucune importance et que c'est la valeur du chanteur qui authentifie et recrée le sens et la profondeur du poème.

Il en est de même dans nos classes où les enfants qui chantent déforment totalement parfois les paroles qu'ils interprètent à leur façon. Et il serait curieux, à ce sujet, de mener une enquête dans nos classes pour montrer la fantaisie avec laquelle ils suivent, dans les chants, leur propre inspiration, plus que les pensées ou les sentiments qu'y avaient mis le poète.

Ces explications, que nous demandons à nos camarades de repenser, pour expliquer que la poésie n'a pas exactement les mêmes sources que les rondes et les comptines, qui se nourrissent plus de rythme et de rime que de sens et de sentiment. Il n'y a qu'à voir, d'ailleurs, l'usage automatique de ces comptines pour s'en rendre compte.

C'est cette différence dans une certaine mesure de nature qui explique que le petit enfant nous émerveille par ses trouvailles poétiques lorsqu'il parle ou qu'il se parle à lui-même, en prenant mystérieusement contact avec le monde, et non lorsqu'il chante, même s'il invente et crée ses chants.

Ces quelques réflexions expliquent l'erreur des camarades qui s'obstinent à placer rythme et rime en travers de l'expression poétique enfantine. Ce qui ne veut pas dire que nous devons les bannir lorsqu'ils sont le résultat d'un balancement harmonieux qu'il est dans notre nature de cultiver. Ils ne doivent pas être des béquilles apparentes qui nous donnent un sentiment désagréable de faiblesse ou de déchéance.

Je lis des milliers de journaux scolaires où la part de la poésie prend de plus en plus de place. Et nous en dirons les incidences affectives et éducatives. Dans tous les poèmes — et ils sont encore nombreux — où



fantine est toujours très bien imitée de quelque chose. Les textes qui reflètent l'attitude personnelle de l'auteur devant le monde ou devant lui-même sont aussi les moins chargés de poésie. Là se découvre le piège majeur. Si le poème est offert à l'enfant — car il faut qu'il lui soit offert — comme instrument de libération psychique, l'expression de l'angoisse ne saurait s'accommoder des disciplines internes du poème. La démarche poétique présuppose une certaine complaisance à la frustration qui la provoque et la nourrit. L'expression libératrice tue le poème.»

Si l'auteur avait pu replacer ces poèmes dans l'atmosphère qui leur a donné naissance et lire, dans les journaux scolaires parmi toute une gamme d'autres textes, expression des aspects divers de la vie, il n'aurait pas parlé de nouvelles conventions ni de «scolarisme». Il ne fait pas de doute que la publication à la suite, dans un livre, d'une centaine de poèmes d'enfants, pourrait faire croire à une production systématique et plus ou moins imposée. Mais si nous précisons que ces poèmes ont été choisis parmi les recueils de quelques milliers de textes libres d'enfants, on pensera, du moins, que le problème ne se place plus sous l'angle scolastique.

«Trop de sujets!» La vie aussi présente et impose trop de sujets.

«Trop de narrations» scolaires!

Ah! non, nous connaissons trop les narrations scolaires pour affirmer qu'aucune comparaison n'est possible.

«Faire joli»... Pourquoi pas...

Procédés élémentaires! Que dirait-on si des enfants de 4 à 12 ans employaient des procédés supérieurs?

Il est bien exact que «l'expression de l'angoisse ne saurait s'accommoder des disciplines internes du poème.» Et c'est pourquoi, dans cette série d'articles sur «l'Enfant-Poète», je m'applique à montrer la nécessité d'éviter ces limitations formelles pour laisser éclore le chant, s'exprimer l'émotion, éclater la vie.

«L'expression libératrice tue le poème». Elle tue peut-être le poème tel que l'entendent les adultes. Peut-être aurions-nous dû inventer un autre mot, moins usé, moins chargé de limitations qui aurait exprimé seulement notre souci d'enregistrer et de diffuser tout ce que l'enfant non avili par la scolastique porte en lui de subtil, d'inédit, d'original et de profond. Nous aurions peut-être pu appeler cet effort **Éclotions**.

Nous aurions évité les malentendus qui sont à la base de la plupart des critiques faites à notre livre. Et les éclotions, même si elles ne se produisent pas selon les règles de la scolastique, n'en sont pas moins un des aspects majeurs de notre pédagogie moderne.

C. F.

le souci de la rime est trop évident, je sens un malaise, comme lorsque, dans une conversation, l'un des participants commet un impair. Et je passe.

Je voudrais, par contre, noter et publier toutes les éminentes réussites qu'on sent cueillies à même la fraîcheur enfantine, que nous appelons poèmes parce que c'est à l'expression poétique des adultes qu'elles s'apparentent le plus évidemment. Mais nous ne voulons ni singer les adultes, ni prétendre leur donner des leçons.

L'art enfantin se suffit à lui-même. Qu'ajouterions-nous à cette belle page détachée du journal scolaire de Costes-Gazon (Aveyron).

La ferme rouge qui m'attire  
n'est plus qu'une masse de sang ;  
n'a plus qu'un œil,  
mais qui reflète  
les lueurs rouges du couchant.

Le ciel, d'un bleu de mare,  
roule doucement de petits flocons blancs ;  
pareils à des chevaux sauvages,  
ils ont crinières et queues au vent.

Le bois n'est qu'un grand parapluie  
verni,  
sauf à l'endroit  
où je me vois chanter  
perchée, là-haut  
sur un rocher.

Dancez, les nuages :  
le bois n'est plus qu'une musique,  
et je chante à pleine voix  
dans le soir qui flamboie.

Josette V., Ecole de Costes-Gazon (Aveyron).

A l'exemple de nos amis Cabanes, abandonnez tout souci de rime, cueillez les observations émouvantes et laissez s'exprimer, dans toute leur originalité, ces sensations qui, sorties du plus profond de l'être, constituent les éléments poétiques par excellence.

(A suivre)

C. FREINET.

## EN FAVEUR DES ÉCOLES INONDÉES

Nous recevons de notre camarade Bonin, instituteur à Verjux (S.-et-L.) la lettre suivante :

Verjux vient de vivre des heures d'angoisse. La digue qui protégeait le village de la crue de la Saône, s'est rompue vers 4 h. du matin, le mercredi 19 janvier, alors que, depuis la veille à midi, le flot se déversait déjà par-dessus.

Sur les 1098 ha du territoire, 1 ha n'a pas été immergé ; 159 foyers ont été atteints contre 17 épargnés ou presque.

Le bétail a pu être évacué, alors que la population se trouvait déjà en sûreté.

Une douzaine de maisons sont inhabitables et des pans de murs continuent à s'écrouler un peu partout. Dans beau-

coup d'endroits, les meubles sont brisés, le linge perdu... C'est un désastre!

Notre école n'a pas trop souffert ; il y a eu 18 cm. d'eau, le parquet est intact.

Par chance, la plus grande partie des enfants n'ont pas eu trop à souffrir, mais les besoins sont grands : vêtements, matériel de couchage, etc.

Nous avons déjà reçu l'offre d'une école : Grézieu-la-Varenne (Rhône).

Je remercie à l'avance la grande famille CEL pour le geste de solidarité qui, j'en suis certain, s'efforcera d'atténuer bien des misères.

P.-S. — Verjux a été qualifié par la presse « Village le plus sinistré de France ». Les envois d'argent pourront être faits à mon C.C.P. 870-04, Dijon.



# Enfants - Poètes

J'ai toujours eu dans ma classe « le coin des poètes » et presque toujours, sur mon bureau, quelque poème d'enfant apporté le matin.

J'ignorais pourtant, quand je fus jetée de l'Ecole Normale dans une classe, qu'on parlerait d'enfants-poètes, que des adultes comprendraient le sérieux de leurs cris et ce n'est qu'à de rares amis que je me risquais à montrer les poèmes obtenus. J'avais trop peur qu'on se moque de moi, ou d'eux, ce qui eût été pire, ou qu'on m'accuse d'entraîner mes élèves dans des sentiers qui ne mènent à rien...

Mais le besoin qu'a l'enfant d'extérioriser son rêve est si grand que je n'eus qu'à laisser entendre que les poèmes, même les plus maladroits, seraient accueillis avec bienveillance pour en obtenir souvent.

Oui, l'enfant a un besoin inné de poésie. Avec ses sens neufs il la découvre partout et ressent très tôt la nécessité de se libérer de toutes ces belles images. Petit, il parle à son ours, à son chien, à sa maman. Si l'école est un milieu assez confiant, l'enfant se laisse aller aux confidences et c'est à son maître qu'il conte son rêve. Un jour, quand il n'aura personne pour l'écouter et qu'il ne saura plus se contenter d'un joujou en peluche, il saisira son crayon et l'arbre magique ou le poème raconteront le paysage intérieur impossible à contenir.

Oui, le dessin ou le poème, et parfois les deux. L'un ou l'autre, quelle différence ?

Autrefois comme aujourd'hui j'ai eu de ces enfants dans ma classe. Les poèmes m'attendaient sur mon bureau comme une offrande. C'est à cette époque que je commis une grave erreur. Au lieu de conserver la forme pure du rêve, au lieu de recueillir le graphisme original, j'osais porter sur ces lignes la marque de l'adulte. Je rognais, ou ajoutais un pied, parfois même je changeais un mot pour appeler une rime, et, ce qui est pire, j'amenais mes élèves à apprécier ces corrections. On comptait savamment les pieds d'un vers, des mots techniques étaient entrés dans le vocabulaire de ma classe.

Mes élèves de 13 et 14 ans souffrent encore de ce mal.

Je compris vite, pourtant, que les procédés classiques de versification ne nous conduisaient qu'à des pièces plates, insipides, sans émotion aucune, que j'aurais bien garde, aujourd'hui, d'appeler poèmes. L'enfant qui doit retenir un seul mot de son cri par souci de métrique ou de rime, ne sait plus repar-tir. Son fil est cassé, et aurait-il le courage de recommencer depuis le début que l'image a fui, trop vive et trop changeante pour demeurer après le choc.

A ces élèves j'ai dit depuis : nous faisons fausse route. Revenons en arrière. Oublions que des procédés existent et s'il nous arrive de les recréer, que ce ne soit pas notre but. Notre but, le seul, c'est de chanter, ou de pleurer, selon que nous pressentons joie ou peine. La durée d'un cri n'a d'autre mesure que la force du sentiment que nous éprouvons et c'est nous, nous qui l'éprouvons, qui savons où il s'arrête. Personne ne saurait nous limiter.

Mais ces enfants qui ont tenu entre leurs mains tout l'outillage de l'ajusteur ont l'impression que je les ramène au mécano.

Je songe avec un regret sans limite à l'élève de 8 ans qui écrivait un jour, peu après la guerre :

*« En ces temps de misère, l'ouragan souffle cruellement sur les lianes de la forêt humaine. »*

Cette élève, qui pensait fortement et avec des images saisissantes, n'a jamais écrit un seul poème, sans doute rebutée par des outils qui n'étaient pas à sa taille.

Aux autres, aux élèves qui montent, je n'ai jamais parlé de la technique d'un poème. Ne goûtais-je pas autant, sinon plus, « Harmonie du soir » avant de l'avoir désarticulé pour les besoins d'un exposé ? Et suis-je tellement plus avancée de savoir qu'il est construit sur la forme du pantoum malais ?

L'enfant que l'on sait mettre en présence de poètes véritables — adultes ou enfants : ils sont à la fois si différents et si proches quand ils sont vrais — cet enfant saisit d'instinct la poésie dont il est plus près que nous. Il la ressent intensément et c'est sa façon instinctive et globale de la comprendre, si j'ose parler de compréhension en ce domaine.

Je crois que la part du maître commence là : choisir avec un soin extrême les rencontres qu'il provoquera. Que chaque rencontre soit un choc. Le commentaire est alors superflu. Le poème bien lu, et au moment opportun, se suffit. Je rejoins là J. Hauguel dans son article : « Les Poètes et eux » paru dans le N° 10 de *L'Éducateur* 5 nov. Et surtout, qu'après une telle rencontre, le maître pourtant toujours pressé sache laisser à l'enfant le temps de poursuivre au fond de lui : « le songe intérieur qu'on n'achève jamais ». Vous ne reprenez pas à l'enfant la friandise que vous venez de lui tendre. De même laissez-le jouer avec l'image ou la pensée profonde que le poète vient de lui offrir.

C'est un premier pas vers ce « climat poétique » dont parle Freinet, mais ce n'est pas suffisant.

Un texte libre appelle en nous une citation : poème entier ou un seul vers. Ne craignons pas de penser tout haut. Le poète sera toujours écouté avec émerveillement et bien des yeux s'agrandiront à la mesure du rêve.

C'est par ces seuls moyens que pendant huit ans j'ai conduit mes élèves à la recherche de la poésie. L'inspiration était alors « individuelle ». Le même jour je recevais « Le Ruisseau » et « Maman » par exemple.

Cette année, j'ai suivi les conseils de Freinet. J'ai, par deux fois, créé un climat qui fut la source d'une inspiration « collective ». Parce que je voulais que ce moment soit le moins possible artificiel, je dus attendre l'occasion.

Je m'explique.

Nous mettons au point un texte libre sur la nuit. Le texte est banal et je comprends mal le choix des enfants. Nous sommes bien au-dessous du charme ou du mystère d'une nuit. Les élèves le sentent. Pourtant je ne sais grâce à quel intérêt profond elles se raccrochent.

— C'est beau la nuit, pourtant...

— le plus beau, c'est ce qu'on ne voit pas le jour.

— Oui, les lumières, les étoiles, le feu.

— c'est tout doré

— ça brille...

— et ça fait peur.

— Oui, les chouettes

— ça crie en rêve.

Je les laisse aller, sur ce ton de confidences ha-chées. Je sais bien que la moindre question détruirait tout.

Des yeux se ferment, pour mieux voir...

— Oui, c'est beau, la nuit...

C'est alors que, sur le même ton, je risque :

— Beau comment ?

— Comme un poème ! jette Paulette, la plus jeune, neuf ans à peine.

Le moment que j'attendais, que je guettais, que j'avais parfois provoqué sans succès est enfin là,



— Eh bien, au lieu d'étudier ce texte, si nous écrivions, toutes, un poème sur la Nuit ?

— Oui, oui !

Vite on arrache une feuille au cahier de brouillon et des mots jaillissent déjà.

Je remarque tout d'abord, et ce n'est pas pour me surprendre, que les élèves du CM écrivent beaucoup plus et plus rapidement que les élèves de Fin d'Etudes.

Quelques poèmes avancent vite, sans ratures. D'autres disparaissent sous la gomme pour renaitre, différents. D'autres ne s'ébaucheront pas.

Alors, discrètement, je conseille un autre travail. Je « rembarque » ces élèves, selon le mot cher à Freinet. Et je leur dis : « Une autre fois, tu auras certainement quelque chose à dire. »

Pendant que mes fillettes écrivent, je vous dirai qu'une remarque est jaillie, quelques jours plus tôt.

— On n'est pas obligé d'écrire des vers de même longueur ?

— Non, bien sûr ! Quand vous faites un bouquet, mesurez-vous les tiges de vos fleurs ?

— Il en faut des longues et des plus courtes pour mettre au bord. Alors, c'est joli.

— Oui, et mieux vaut une tige plus courte qu'une tige meurtrie !

Une autre fois :

— Les mots de la fin doivent-ils sonner pareil ?

— Les fleurs de votre bouquet ont-elles toutes le même parfum ? Choisissez les mots qui sonnent le mieux sans vous soucier du « pareil ».

Je n'ai pas manqué de me servir de l'autre comparaison de Freinet :

— Quand vous voulez faire un beau collier, ce qui importe c'est que vous ayez des perles de couleurs vives. Pour faire un beau poème, il vous faut des pensées vives et des mots choisis.

Essayez, collègues sceptiques, ce langage avec vos enfants, et vous serez étonnés d'être compris et suivis si facilement.

Mais déjà deux ou trois poèmes sont sur mon bureau. Que changer ? Le moins possible, et surtout rien auquel tiennent l'enfant. Suggérons, et encore... Sommes-nous sûrs de ne pas trahir, nous, adultes, une pensée enfantine ? Est-ce de l'habileté et de l'adresse que nous recherchons ou une émotion vraie ? Voulons-nous faire de ces enfants des équilibristes ou des hommes sachant marcher harmonieusement à leur pas, au rythme de leur souffle ?

Je cherche donc à respecter la pensée, l'image de l'enfant comme j'ai appris à respecter le graphisme enfantin selon le conseil d'Elise.

Les fautes d'orthographe corrigées, tel mot changé de place ou remplacé, c'est tout ce qu'un poème valable puisse supporter.

Soigneusement recopié, il est alors prêt à prendre place dans « Le coin des Poètes ». Parfois, il est illustré, soit par son auteur, soit par une camarade sollicitée. C'est ainsi que « La Neige », poème écrit par Michelle voici 2 ans, au temps où elle croyait ne pas savoir peindre, a été illustré par Jeannette. C'est mentionné sur la feuille :

Poème de.....

Illustré par.....

Pour ces poèmes achevés et souvent réussis (pour « La Nuit » j'en ai obtenu 7 pour 23 élèves) la part du maître est minime.

Il en est bien différent des autres qui finissent par devenir, plus ou moins, l'œuvre du maître. Ce travail me rebute, parce qu'on arrive alors à une sorte de monstre, l'adulte ne pouvant continuer la pensée de l'enfant sans la déformer. Pourtant je crois que c'est une nécessité d'aider l'achèvement, car un poème inachevé est un échec qui rebute l'enfant.

Est-il besoin de dire qu'un tel poème n'est pas admis dans le haut lieu qu'est « Le coin des Poètes ». Et ceci, les enfants le comprennent fort bien : pour mériter cet honneur, il faut avoir réussi seul, être le seul artisan de son chef-d'œuvre.

Il m'arrive certes d'encourager une bonne volonté évidente en affichant un poème resté terne mais mené jusqu'au bout. Le fait est rare. En matière de poésie, je me montre difficile et je crois que c'est une nécessité. Tel Matisse rompant avec l'art Saint-Sulpice en décorant sa chapelle, détachons nos élèves des vers plats et faciles que nous lisons encore trop souvent, et pas seulement sous des plumes d'enfants.

Je terminerai en vous disant que mon expérience n'est guère aidée par le milieu familial des plus terre à terre dans lequel

4 et 4 font 8

8 et 8 font 16

et 16 et 16 assurément 32

(Que Prévert me pardonne !)

Que les parents sont très fiers de sortir avec des enfants « qui ne bronchent pas » et en qui ils s'ingénient à tuer toute spontanéité.

Vous comprendrez alors que dans un tel milieu il est plus difficile mais certainement plus indispensable qu'ailleurs de donner à l'enfant tous les moyens de s'exprimer librement et que la Poésie y a sa place aux côtés du dessin et du texte libres.

Micheline FORJEARD, à Courlay (Doubs).

## LE FEU

**Sur la vieille bûche,  
bleue comme un bouquet de pervenches  
la flamme s'élance.**

**De la vieille bûche,  
irisées comme l'arc-en-ciel  
jaillissent les étincelles.**

**Sous la vieille bûche,  
vermeille et douce comme un tapis  
la braise veille.**

Michelle GUITTON (12 ans).

## FEU DES BOHEMIENS

**Les Bohémiens ont dressé un grand feu  
à l'abri de la haie.  
Frileusement serrés  
ils écoutent les histoires du vent  
en se chauffant  
à la lumière  
des longues flammes.**

**Les Bohémiens ont dressé un grand feu  
à l'ombre de leur roulotte  
et le feu jette ses flammes bleues  
au vent  
comme les Bohémiens noirs  
jettent leurs chansons  
à la nuit.**

Paulette FAZILLEAU (9 ans).